

LES DEUX INDIENS.

Deux Indiens de l'Amérique du Nord, un père et son fils, de retour de la chasse, se reposaient le carquois sur l'épaule, l'arc à la main, sur le penchant d'une colline. A quelques pas de là s'élevait, sur la plus haute cime de la montagne, une croix de bois plantée par un missionnaire; à demi inclinée par les orages, elle restait debout cependant, et ne s'en dessinait qu'avec plus de grâce et de mélancolie sur l'azur des cieux. Sur la droite s'étendait au loin la vaste mer; sur la gauche à l'horizon courait la chaîne accidentée des collines dont quelques crêtes perçaient de loin en loin de légers nuages. Après quelques instants de repos et de silence, le père dit :

— Grand est le Dieu qui a créé ces cieux et cette terre par sa seule parole; puissant est celui qui veut nous donner une vie éternelle !

— Eternelle ? répond le fils, je voudrais le croire et je ne l'ose pas ! l'éternité réjouit mon cœur, mais elle épouvante mon imagination. Tout ce qui n'a pas de fin me semble tellement me dépasser, moi, chétive créature, que je crains d'en concevoir l'espérance. Une vie éternelle, n'est-ce pas trop exiger de notre Dieu ? et n'est-ce pas porter trop haut nos prétentions ? D'ailleurs, où Dieu pla-

cerait-il tous ces peuples, toutes ces générations? Comment pourrait-il les conserver pendant toute une éternité? Oh! que de mystères, mon père!

Et le jeune homme laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Mon fils, lance une flèche sur le flanc de la colline.

La flèche partit.

— Allons la chercher, mon enfant.

Et tous deux gravirent le rocher.

— Mon fils, dirige encore un dard au-dessus de nos têtes et qu'il aille frapper le chêne qui couronne la montagne.

Le fils obéit, et, accompagné du vieillard, il vint le reprendre encore au pied de l'arbre.

— Mon enfant, bande ton arc, et que ce trait aille frapper contre un de ces astres qui brillent sur nos têtes... Tu hésites? Ce n'est pas l'espace qui te manque, c'est la force. Suppose donc accomplie une chose possible, mais que tu ne saurais réaliser toi-même; suppose la flèche parvenue à l'une de ces étoiles et toi arrivé après elle. Lance-la toujours, de monde en monde, jusqu'à la dernière limite de la création. Là, que trouves-tu?

— Le vide, et le vide sans terme.

— Le vide, c'est l'espace, et tu viens de le dire, cet espace est sans fin; un dernier trait lancé dans ce vide ne saurait s'arrêter; il volera toujours, toujours. Le temps, comme l'espace, n'a donc point de terme.

— Mais, mon père, si un obstacle vient lui barrer le passage?

— Et derrière l'obstacle, que trouves-tu, rien ou quelque chose? Si quelque chose, l'espace dure encore, si rien, c'est le vide, c'est l'espace.... c'est toujours l'infini!

L'enfant garda le silence. Puis il reprit : L'espace et le

temps n'ont pas de limites. Mais la vie? C'est pour elle que je tremble! La vie peut finir, et alors le temps couler et l'espace s'étendre au milieu du néant! Oh! la mort m'épouvante, et cependant je n'ose concevoir une vie éternelle.

— Mon fils, tu as connu ton aïeul?

— Oui.

— Et son père?

— Non.

— Ton aïeul est donc le plus ancien des hommes?

— Non, il avait reçu la vie.

— De qui?

— De son père.

— Et celui-ci?

— Encore de son père.

— Et le père de tous, de qui donc?

— Je ne sais, mais sans doute d'un être qui était.

— Et cet être, qui l'a créé?

— Peut-être un autre créateur.

— Mais qui donc a créé le premier de ces créateurs, quelqu'un ou personne? Si quelqu'un, celui-ci n'a jamais été créé; si personne, c'est lui-même qui n'a jamais reçu l'existence. L'un ou l'autre n'a donc pas eu de commencement. La chaîne qui n'aurait pas de premier anneau serait sans fin; l'être qui n'a pas de commencement est un être éternel. La vie, comme le temps, comme l'espace, existe donc sans limite quelque part.

— Quelque part! oui, mon père; mais si ce n'est pas en moi, que m'importe que ce soit en Dieu? Il peut vivre et moi mourir! Il peut jouir d'une existence éternelle sans me la communiquer.

— Mon enfant, ce Dieu a-t-il pu te créer hier?

— Oui.

— Pourra-t-il créer demain un second être?

— Sans doute.

— Lui serait-il plus difficile de prolonger une vie que de la tirer du néant ?

— Non.

— Dieu, qui peut communiquer chaque jour l'existence à de nouveaux êtres, peut donc la continuer toujours au même ?

— Je le pense.

— Il peut donc te donner une vie sans fin si bon lui semble ?

— Oui, si bon lui semble... Mais ce qu'il peut, le voudra-t-il ? Je comprends que Dieu veuille m'accorder vingt, trente ou quarante années, un siècle même, puisqu'enfin j'en vois des exemples sur la terre. Mais, mon père, qu'est-ce qu'un siècle à côté de l'éternité ! Dieu, qui m'a donné l'un, voudra-t-il encore me donner l'autre ? L'ami le plus généreux ne borne-t-il pas ses dons ? Le père le plus dévoué ne garde-t-il pas la moitié de son pain ?

— Mon fils, qui t'a donné la vie ?

— C'est Dieu.

— Qui t'a donné un père, une mère ?

— Le même Dieu.

— Qui t'a donné le champ que tu cultives, le cerf que tu poursuis, l'eau qui te désaltère ?

— C'est encore Dieu.

— Et qui a donné les mêmes biens à tous les guerriers de la tribu ?

— Toujours ce même Dieu.

— Combien d'hommes et de tribus dans le monde ?

— Je ne sais ; mais plus que de grains de blé dans mon champ, s'il faut en croire le Missionnaire.

— Combien de générations ont vécu depuis la première sur cette terre ?

— D'innombrables !

— Ainsi, ce Dieu a donné la vie à des êtres si nombreux que tu ne peux les compter ! Si nombreux qu'il n'y

a pas plus d'étoiles dans le ciel, ni de grains de sable sur ce rivage ! Ce Dieu a répandu la vie à pleine main, comme la nuée verse à torrents l'eau sur nos campagnes ! et tu te défies d'un tel bienfaiteur, et tu crains que sa bonté ne se lasse, que son amour ne se fatigue et qu'il ne dise un jour : Je n'ai plus rien à donner, mes trésors sont épuisés ? Ah ! mon enfant, c'est que, faible créature, tu mesures ton Créateur sur ta faiblesse ; avare de tes dons, tu fais Dieu avare des siens, et parce que tu ne peux t'élever à la hauteur de sa stature, tu le ravales à la bassesse de la tienne. Mais écoute : Que donne un enfant à son frère ?

— Une plume d'oiseau bleu pour orner sa tête.

— Que donne un guerrier à son égal ?

— Un arc et des flèches.

— Que donne notre chef à l'un de ses sujets ?

— Un village et des troupeaux.

— Et les rois qui gouvernent plus de villes que notre tribu ne renferme de tentes, que donnent-ils à leur tour ?

— Sans doute des tribus entières.

— Que donnera donc le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, Celui devant qui les princes de la terre sont comme la poussière de mes pieds, Celui qui règne sur des milliers de mondes, Celui qui n'a pas de rivaux, pas d'égal, Celui qui seul existe et auquel appartiennent tous les biens et ceux mêmes qui les possèdent ; que donnera-t-il pour être dans ses largesses, à la hauteur de sa puissance, de ses trésors et de sa gloire ! Sera-ce trop d'une vie sans fin pour un Dieu infini ? Ah ! si tu savais pour ce roi, comme tu le sais pour les princes de ce monde, proportionner les faveurs non à celui qui reçoit, mais à celui qui donne, une vie éternelle serait-elle donc trop de la main du Dieu d'éternité ?

Ici le fils garda de nouveau le silence. Le père pria

dans son cœur, et quelques instants plus tard la conversation se reprit en ces termes :

— Oui, mon père, j'ai eu tort ; je le crois maintenant : Dieu peut et veut me donner une vie qui n'aura pas de dernier jour. Mais cette vie, je ne l'obtiendrai pas.

— Pourquoi ?

— Parce que Dieu a dit à mon cœur, fais cela, et moi je ne l'ai pas fait. Le guerrier vainqueur dans nos luttes est seul couronné ; moi je n'ai pas vaincu le mal, je n'ai pas mérité la couronne toujours verte de la vie éternelle.

Le père se recueillit un instant comme pour chercher une réplique. A la fin il rompit ce pénible silence qui déjà faisait craindre à son fils qu'il n'eût rien à répondre. Mais le vieillard releva la tête et l'enfant prêta l'oreille :

— Mon fils, tu as bien dit, le juge du combat n'accorde le prix qu'à celui qui le gagne ; le roi ne paie que le soldat qui le sert, le laboureur n'accorde de salaire qu'à l'ouvrier qui travaille. Mais, dis-moi, à quel prix Dieu t'a-t-il accordé la vie dont tu jouis ?

— Il me l'a donnée sans or ni argent.

— Combien t'a-t-il vendu et ton père et ta mère ?

— Je les ai reçus gratuitement.

— Et ce champ que tu cultives, ce soleil qui t'éclaire, ces rosées qui fécondent tes moissons, combien les paies-tu, chaque année, au Dieu qui te les envoie ? Tu gardes le silence ? Eh bien ! Dieu changera-t-il de plan à l'avenir ? Après avoir tout donné pendant une vie, fera-t-il tout payer dans une autre ? N'est-il donc pas le même, hier, aujourd'hui et demain ? A celui qui n'a pu gagner un verre d'eau par ses mérites, imposera-t-il la nécessité de mériter le ciel et son bonheur ? Mon fils, prends garde ! tu crois être disciple de Jésus, mais comme les païens, tu fais Dieu à ton image. Transforme-toi plutôt à la sienne, et comprends que celui qui a toujours donné gratuitement donnera toujours en pure grâce !

— Oui, mon père, dit le fils en se frappant la poitrine ; mais mes péchés ! mes péchés !

— Enfant, dit le vieillard en montrant de la main la croix sur la montagne, mais Christ ! Christ ! Regarde, c'est sur ce bois qu'il les a expiés. Oui, pleure tes fautes, mais ensuite lève la tête vers ton Sauveur qui expire à ta place et te pardonne. Ton Dieu t'avait imposé une loi sévère, mais c'était pour mieux te faire sentir ta faiblesse et te conduire à demander du secours. Crie donc à Celui qui pardonne, invoque Celui qui fait grâce ; Jésus est mort, crois en Lui, et tes péchés, fussent-ils rouges comme le cramoisi, seront blanchis comme la neige !

L'enfant se jeta dans les bras de son père en fondant en larmes ; et à travers des sanglots, il fit entendre ces paroles recueillies de la bouche du Missionnaire : « Je crois, Seigneur ! aide à mon incrédulité. »

— OUI, mon père, dit le fils en rétrécissant la poitrine ;
mais mes péchés ! mes péchés !
— Écoute, dit le vieillard en montant de la main la
croix sur la montaigne, mais Christ ! Christ ! Regarde,
c'est sur ce bois qu'il est crucifié. OUI, pleure les larmes,
mais essuie-les avec ta robe, ton sang, ton sang qui a été
versé et te pardonne. Ton Dieu t'avait imposé une loi sé-
vère, mais c'était pour mieux te faire sentir ta faiblesse
et te conduire à demander du secours. C'est donc à Celui
qui pardonne, toujours Celui qui fait grâce ; Jésus est
mort, mais on fait, et ses péchés, regardent-ils rouges
comme le criminel, sont blanchis comme la neige !
— Écoute, se jeta dans les bras de son père en tombant en
larmes, et à travers ses sanglots, il fit entendre ces pa-
rolles recueillies de la bouche du missionnaire : « Je crois,
seigneur, aide à mon infirmité »

JE NE COMPRENDS PAS LA BIBLE

PARIS.

Librairie GRASSART, 3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4.